

CAHIERS 49
METANOIA

49

1987

revue trimestrielle

CAHIERS
METANOÏA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26740 Sauzet
Tél. 75.90.30.44

Association déclarée, loi de 1901
C.C.P. 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Émile GILLABERT

Imprimé en France 03-87

Imprimerie du Crestois
26400 CREST

Dépôt légal n° 03-87

CAHIERS METANOÏA

SOMMAIRE

ÉDITORIAL <i>AMOUR HUMAIN - AMOUR DIVIN</i>	p. 3
UNE CÉLÉBRATION <i>FRANK LALOU</i>	p. 8
ÉVANGILE SELON THOMAS <i>LOGIA 60 ET 61</i>	p. 10
COMMENTAIRES	p. 12
MÉDITATIONS AU FIL DE LA PLUME	p. 21
RECHERCHES <i>A PROPOS DE L'INFINI</i> <i>Steffen Jourdain</i> <i>S'AIMER A DEUX</i> <i>Régine Canton</i> <i>KABIR ET LA GNOSE ÉTERNELLE</i> <i>Yves Moatty</i>	p. 25 p. 27 p. 28
BIBLIOGRAPHIE <i>A PROPOS DE « NI CECL NI CELA »</i> <i>AU-DELA DE LA COMPRÉHENSION</i> <i>R. Oillet</i> <i>VOLIÈRE OUVERTE ET DESSINS</i> <i>Marie-Thérèse Liron</i>	p. 32 p. 35
POESIES	p. 37

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'éta-lage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoïa : Marsanne - 26740 Sauzet.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

— Cahiers 1975	150,00 F.
— Cahiers 1976	150,00 F.
— Cahiers 1977	150,00 F.
— Cahiers 1978	150,00 F.
— Cahiers 1979	150,00 F.
— Cahiers 1980	150,00 F.
— Cahiers 1981	150,00 F.
— Cahiers 1982	150,00 F.
— Cahiers 1983	150,00 F.
— Cahiers 1984	150,00 F.
— Cahiers 1985	150,00 F.
— Cahiers 1986	150,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adressons, contre 15 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Frank Lalou

ÉDITORIAL

AMOUR HUMAIN - AMOUR DIVIN

L'IGNORANCE

Parler de l'amour humain et de l'amour divin comme d'un tout indissociable peut paraître une gageure. Pourtant seule l'ignorance dissocie ce qui est par nature indifférencié.

Pour le sens commun, qui dit amour dit deux : celui qui aime et l'objet de son amour ; alors que l'Un ne se présente pas comme une « union », mais comme l'extinction de l'ignorance, le pur amour ne laisse pas subsister le deux : « Autre que Lui n'est pas ».

L'Absolu, pur amour et parfaite connaissance, est voilé par le mental. La connaissance, ou gnose, consiste à prendre conscience du caractère illusoire de l'état individuel, de ce malentendu qui fait croire à l'existence séparée de la pseudo-personne : « les créatures sont un pur néant » (Maître Eckhart). Lorsque le mental se tait, le gnostique connaît la plénitude.

L'état ultime de l'Absolu est l'Inconnaissance. Immobile, elle rayonne en permanence comme une offrande qui demande à être accueillie, recueillie, savourée. C'est l'Absolu qui se livre. Mais, étant donné que l'autre n'existe pas, il ne peut être reçu que par lui-même. Cependant, pour qu'il puisse se contempler, il consent à prendre l'aspect illusoire d'un autre que Lui, comme le miroir renvoie l'image de celui qui se regarde. C'est l'homme qui joue le rôle de miroir, et, plus il est transparent, c'est-à-dire délié de son mental personnel, mieux il permet à l'Absolu de se contempler lui-même. En revanche, plus il est opaque, c'est-à-dire identifié à sa personne, plus l'Absolu se voile, plus il se dissimule d'une façon inintelligible à la pseudo-personne. Le gnostique sait que, malgré leur apparence, les personnes n'existent pas en tant qu'entités, ni les choses en tant que multitude ; les unes et les autres n'existent que dans leur Unité indifférenciée et infinie : l'Etre divin ou Absolu. C'est donc l'ignorance qui perçoit le multiple là où l'Un est sans second. Et l'Un, pour se contempler, embrasse à la fois le vrai et l'illusoire en dissimulant dans l'illusoire son unicité.

Ce que l'intellect n'arrive pas à comprendre, c'est le rôle de l'ignorance dans le jeu divin. Sans l'ignorance, la connaissance serait incomplète ; il lui manquerait son reflet, ce qui l'empêcherait de se contempler dans le miroir de l'ignorance. Sans l'ignorance, la connaissance serait privée de cette possibilité. Ainsi donc l'ignorance a sa place dans la connaissance dont elle représente l'aspect illusoire ou négatif, mais indispensable. C'est le dénuement qui reçoit la magnificence, c'est la pauvreté qui accueille la richesse. Et c'est cette opération admirable que Jésus qualifie de merveille des merveilles (log. 29).

NE PLUS VIVRE SÉPARÉ

Grâce au corps, l'esprit satisfait sa propension à l'amour. Cependant cette effusion révèle une soif dévorante de retour à la source. Ainsi le déploiement et la résorption sont-ils permanents et simultanés et le réceptacle constitué par le corps joue comme un reflet infiniment précieux tout en ayant l'inconsistance du rêve. En disparaissant le rêve amène l'extinction de l'ignorance dualiste. Merveilleuse ignorance qui a permis à l'Absolu de se reconnaître.

Comment l'Absolu passe par le corps pour se révéler à lui-même, pour se contempler tout en se reconnaissant indissolublement Un, telle est l'aventure dans laquelle se trouve impliqué le gnostique. Tenter de dire comment l'amour humain peut ouvrir à l'amour divin, c'est chercher à sortir de l'ignorance dualiste :

Au temps où vous étiez Un,
vous avez fait le deux ;
mais alors, étant deux,
que ferez-vous ?

Si je demeure dans l'ignorance, j'ai beau chercher en l'autre la réponse à l'angoisse de la séparation, je n'obtiendrai au mieux qu'un bonheur fugitif, des satisfactions passagères, mais jamais je ne connaîtrai la plénitude de l'amour, jamais je ne recevrai de réponse totalement satisfaisante au besoin existentiel et universel d'unité. Ni religion, ni philosophie, ni roman, ni film n'ont répondu réellement et pleinement à cette quête essentielle. Pourquoi ? Parce que le besoin d'amour ne peut être satisfait que dans le retour à l'Un originel. Seule donc la non-dualité peut nous rendre les clefs de l'amour que le dualisme ne cesse d'occulter. Autrement dit, seul le Principe même de l'amour peut dispenser ce qu'il est seul à détenir. Je sais que ce langage ne peut pas être accepté par l'homme psychique qui récuse sa dimension pneumatique et qu'il a toutes sortes de bonnes raisons de taxer de folie des propos qui lui sont étrangers et lui donnent l'occasion d'ironiser et de proférer des sarcasmes. Les hérésiologues accusaient les gnostiques tantôt de se livrer à des pratiques orgiaques, tantôt de vivre dans une solitude qui témoignait de leur mépris de la chair. Aujourd'hui la même incompréhension subsiste comme si la Parole n'avait pour ainsi dire pas reçu d'écho.

L'ISSUE

Comment sortir de l'ignorance ? Tant que l'être humain n'a pas trouvé son identité réelle, il vit dans les souffrances de la séparation et des divisions. A l'origine, l'homme et la femme étaient un. Et depuis, chaque homme cherche la partie féminine de lui-même qu'il a perdue et chaque femme poursuit une quête identique par rapport à l'homme. En fait, la complémentarité que l'homme et la femme cherchent à l'extérieur, ils l'ont déjà en eux et ils ont à la développer pour devenir autonomes avant de songer à vivre l'harmonie dans le couple. Toute personne qui compterait sur l'autre pour réaliser sa stature complète se retrouverait en situation de dépendance et la vie à deux serait la réunion de névroses complémentaires. Sur le plan physiologique, l'homme et la femme possèdent chacun les hormones de son sexe et ceux du sexe opposé. Au niveau psychologique, ils réunissent également des éléments mâles et femelles suivant des dosages infiniment variés mais avec une prépondérance propre à chaque sexe. Ainsi, si l'on veut définir le caractère masculin, on parlera d'esprit d'aventure, de projection, de direction... tandis que l'accueil, l'écoute, la réception, la tendresse, l'endurance... seront les traits dominants du caractère féminin. Chez un même individu, la créativité résultera d'un subtil dosage des composantes mâle et femelle.

Cette bipolarité est inscrite partout dans la nature. C'est le Yin et le Yang. C'est le deux qui établit la relation provoquant l'attirance et la peur, l'attraction et la répulsion, la pénétration et la réception. Chez l'homme et la femme, la différence des sexes se traduit par un désir de fusion totale, et, par-delà, par une aspiration, plus ou moins consciente à transcender la dualité pour retrouver l'harmonie originelle.

TRIBULATIONS DE L'AMOUR

Or cette harmonie, qui est partout dans la nature, dans le règne végétal comme dans le règne animal, se rencontre très rarement dans les relations de l'homme et de la femme : que d'échecs pour une réussite ! Pourtant qui ne tombe amoureux et qui croit à ce moment là que cette extraordinaire révélation peut avoir une fin ? L'expression souvent entendue dans la bouche des jeunes : « j'ai rencontré la femme (l'homme) de ma vie » est révélatrice. Mais l'intimité s'épuise rapidement ; une fois réalisées la séduction et la possession, l'expérience s'achève dans le souhait d'une nouvelle conquête, d'un nouvel amour.

Les philosophes et les moralistes se penchent sur les raisons de ces échecs. En vue de sauvegarder la famille, cellule de base de la société, ils en viennent à faire passer au second rang l'amour spontané pour défendre les valeurs qui relèvent de l'estime, de l'amitié, de la confiance, de la communauté d'intérêts religieux, culturels, économiques ; ils misent sur « Agapè » en reléguant « Eros » ; ils baptisent couple ce qui n'est que ménage et amour ce qui n'est qu'estime mutuelle et amitié affectueuse. Devant la difficulté - pour ne pas dire l'impossibilité - de faire cohabiter harmonieusement Eros et Agapè, on fonde une éthique où Agapè triomphe, du moins officiellement. Eros n'en continue pas moins son cheminement le plus souvent souterrain.

EROS LIBÉRÉ

Le gnostique, justement parce qu'il a « cela en lui », ne peut accepter qu'Eros soit méconnu et étouffé. Il comprend d'emblée la parole de l'Upanishad : « Ce n'est pas le mari que la femme aime, mais le Soi qui est en lui. Ce n'est pas l'épouse que l'époux aime, mais le Soi qui est en elle » (Brihadâranyaka up.). Le gnostique peut ajouter que, s'il aime le Soi, c'est grâce à son propre corps ; il l'aime également grâce à l'image aimée chez l'autre. Amoureux, il contempera son propre Soi à travers toutes les perceptions qu'il aura de l'être aimé. Il aura même l'impression qu'il l'a toujours connu, qu'il est toujours resté près de lui en même temps qu'il était ailleurs.

L'Absolu est amour, il est donc force rayonnante qui englobe toute la vie sexuelle. Mais si celle-ci n'est pas intégrée, elle constitue un gaspillage par la déperdition d'une énergie déviée de sa source. Les religions, qui ignorent l'aspect initiatique de la sexualité, voient en elle le gaspillage par excellence. C'est pourquoi elles veulent contrôler l'amour et spécialement le sexe. Au lieu de voir en ce dernier le moyen de passer directement du métaphysique au physique et vice-versa, elles récusent la chair, l'accusant de tous les maux. Aux yeux du gnostique, toute considération morale sur l'amour constitue une intrusion psychique dans le domaine pneumatique. Il comprend, certes, que le moraliste ait le souci de canaliser des forces estimées dangereuses, mais il reste souverain dans le domaine qui est le sien. S'il aime à « dire ses mystères à ceux qui en sont dignes », il aime tout autant à les recueillir de la bouche de ses « jumeaux ». Aussi les quatre cahiers de cette année consacreront-ils une large place à ce prélude à l'amour divin que constitue l'amour humain.

Il y a les témoignages que la censure n'a pas détruits même s'ils nous parviennent en partie défigurés. La bibliographie sommaire ci-après apporte sa contribution à la découverte de ce chant à deux voix. Mais il y a surtout ce que le Métanoïa vit et qu'il peut nous faire partager. Il est assuré d'une écoute affectueuse.



Bibliographie sommaire :

Brihadâranjaka Upanishad in Actualité des Upanishads, p. 73 et s.,
éd. de La Colombe.

Le Cantique des Cantiques.

ABD EL KADER. Poèmes Métaphysiques, éd. de l'Œuvre.

BENOIT Hubert. De l'Amour, éd. Courrier du Livre.

CHEVERNY Julien. Sexologie de l'Occident, essai, éd. Hachette.

CORBIN Henry. Rûzbehân et le soufisme des Fidèles d'amour, T.
III, éd. Gallimard.

DESJARDINS Arnaud. Pour une vie réussie, éd. La Table Ronde.

ELUARD Paul. Derniers poèmes d'amour, éd. Seghers.

FROMM Erich. L'Art d'aimer, éd. de l'Epi.

LACARRIERE Jacques. Les Gnostiques, Idées, éd. Gallimard.

LILAR Suzanne. Le Couple, éd. Grasset.

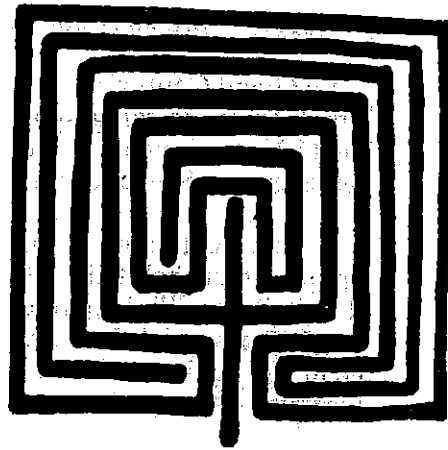
MICHAEL Tara. Corps subtil et corps causal, éd. Courrier du Livre.

PERNOUD Régine. Héloïse et Abélard, éd. Albin Michel.

ROUGEMONT Denis de. L'Amour et l'Occident. Plon.

SILBURN Lilian. Hymnes de Abhinavagupta, éd. de Boccard.

SILBURN Lilian. La Kundalini, éd. Les Deux Océans.



UNE CELEBRATION

Accusés tantôt de mépriser la chair, tantôt de se livrer à des pratiques orgiaques, les gnostiques manifestaient tout simplement le souci d'échapper aux carcans des systèmes en libérant l'Amour de l'antinomie du bien et du mal.

L'Evangile selon Thomas fut récupéré aussitôt que décrypté : c'est ainsi qu'il a déjà été classé et catalogué par nos modernes hérésiologues, qui n'ont pas manqué de l'accuser de mépriser la chair. La calomnie est révoltante car le Nouvel Evangile parle justement de cette merveille de merveilles qu'est le corps en devenant le révélateur de l'Esprit.

Le logion 61, qui nous fait connaître les relations privilégiées de Jésus et de Salomé, doit être pour nous une occasion de réhabiliter ce qui a été outrageusement dénigré. Une célébration s'imposait. Les Cahiers devaient s'y préparer comme on s'appête pour la noce.

Le Grand Couturier, comme par hasard, vint à nous en la personne de Frank Lalou, le calligraphe qui nous avait déjà, quelques mois plus tôt, invité à une nouvelle lecture des logia dans une calligraphie dont le pur jaillissement écarte les intrusions du mental.

Il convenait, tant la mariée est belle, que les lettres du logion lui apportent un habit de fête inédit. Même la couverture du Cahier se devait d'accueillir la parole comme l'entrée du sanctuaire est ornée pour le cortège nuptial. Le labyrinthe de notre calligraphe nous introduit au cœur de l'unique. Que Francis Berthoud soit associé à cette fête en témoignage de gratitude lui qui durant plusieurs années, par ses visages toujours renouvelés, nous a invités à la contemplation de notre visage originel !

Il y a cent et une façon de participer à cette noce à la suite du calligraphe Frank Lalou. Et, comme elle va se perpétuer dans les quatre Cahiers de l'année 1987, chacun et chacune saura redoubler d'ingéniosité et de ferveur pour que la fête soit digne du message qu'elle nous apporte.

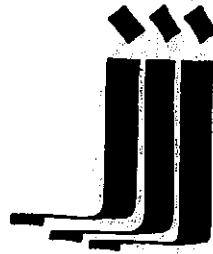
FRANK LALOU

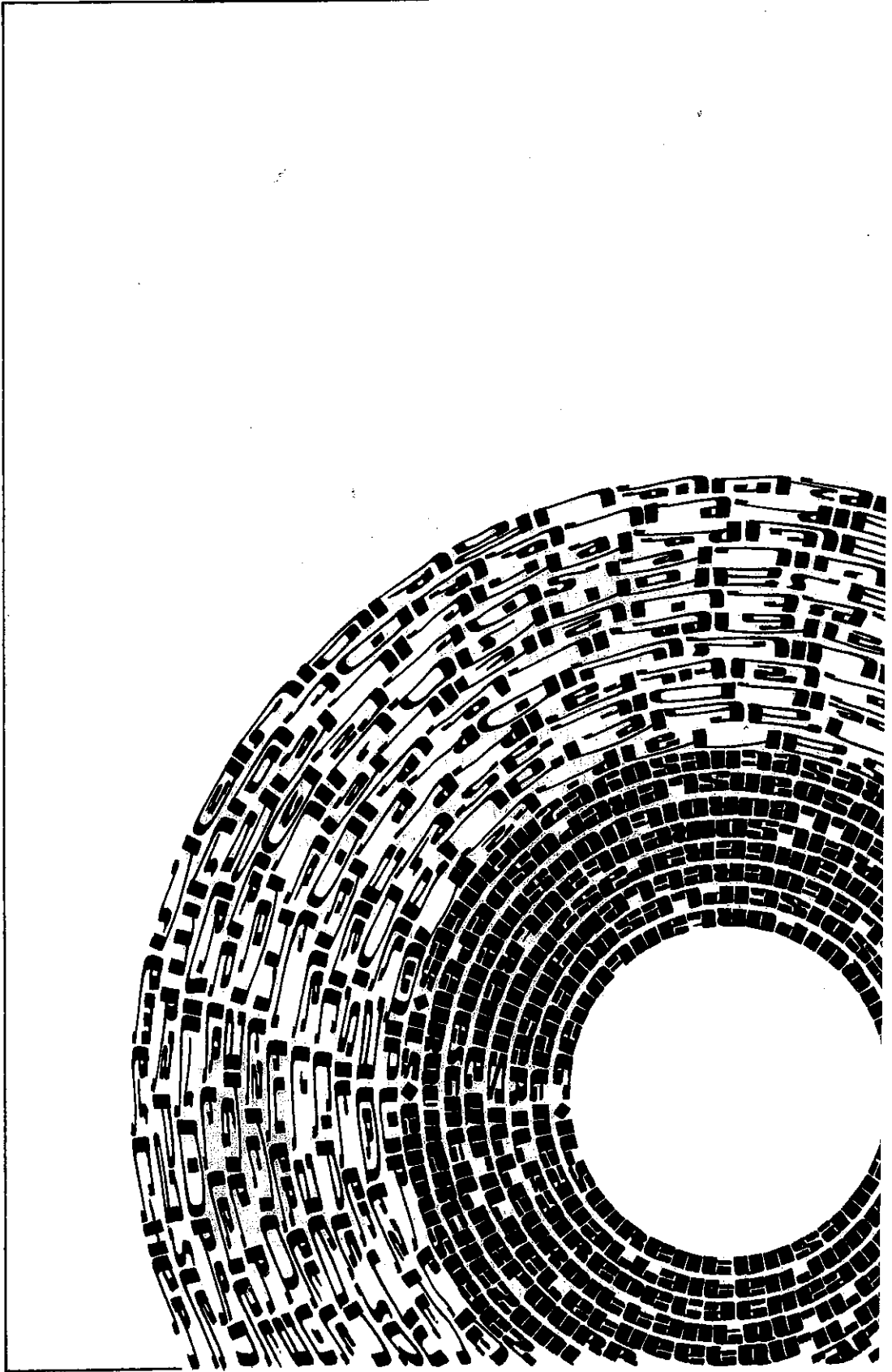
Frank Lalou naît en 1958 à Marmande. Peut-être ses origines juives le poussent-elles à s'intéresser très tôt à l'écriture sous toutes ses formes.

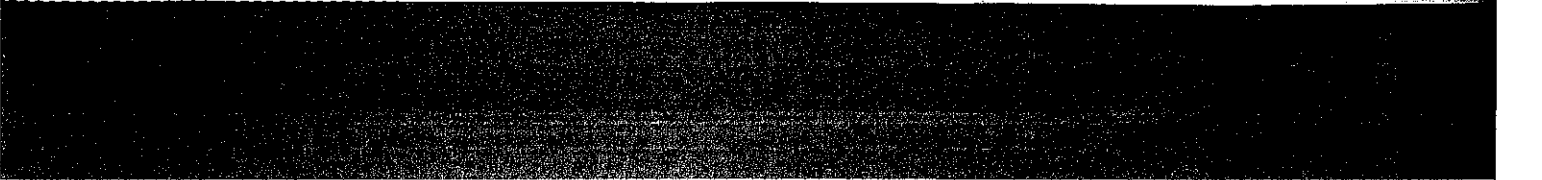
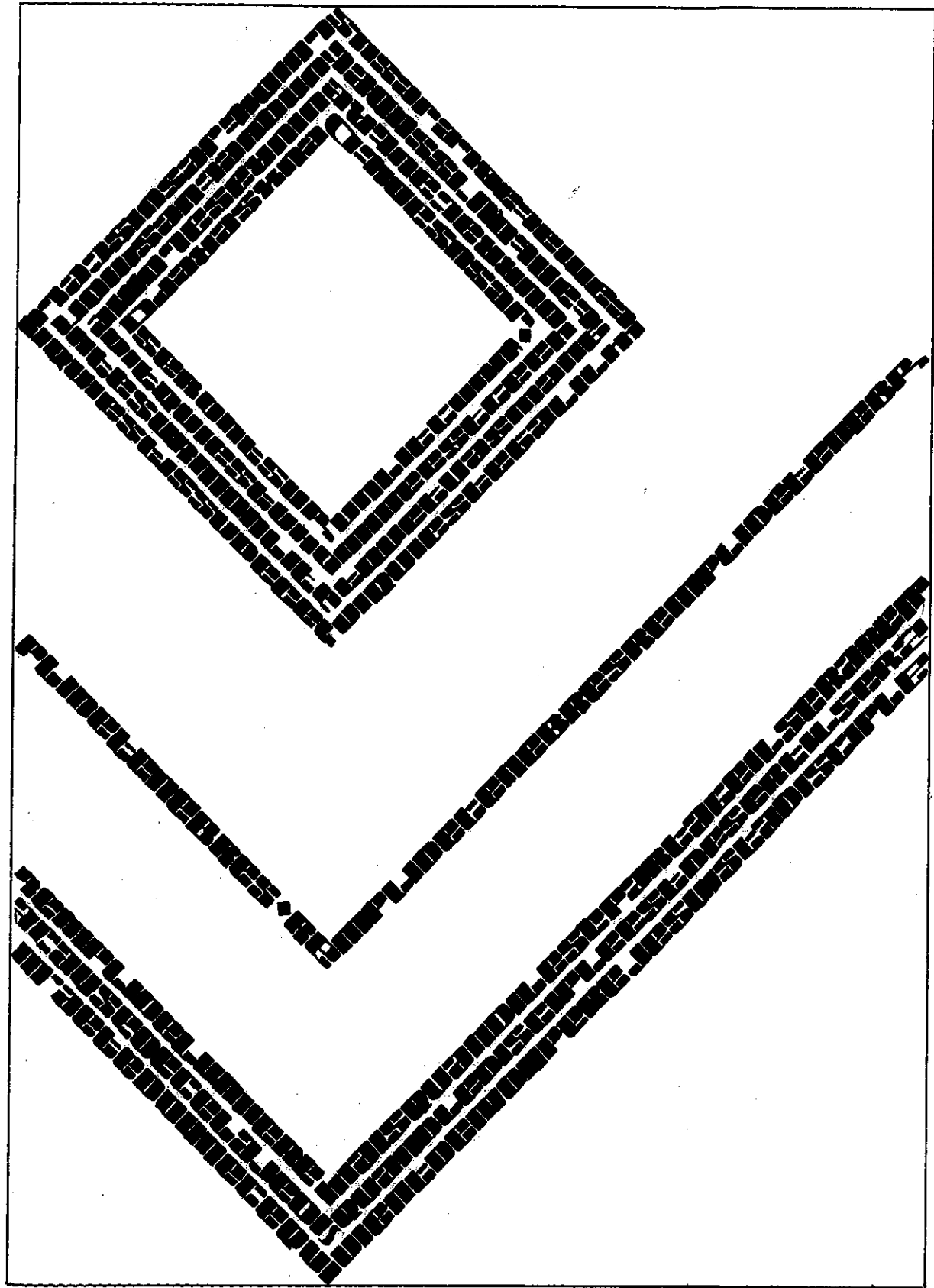
C'est au contact de ses amis peintres, dont François Giboulet, que naissent ses premières compositions calligraphiques. Il commence par transcrire des textes extraits de ses propres œuvres au pinceau et à l'encre, « à la japonaise » ; il invente sa propre écriture cunéiforme. Découvrant les nombreuses techniques que permet la plume, il cantonne alors le pinceau aux seules impulsions calligraphiques, hiérogammes nés de son imagination. Les lettres latines, elles, s'enchâssent selon une règle rigoureuse : du grand vers le petit, du haut vers le bas, de l'extérieur vers l'intérieur. De la règle jaillissent alors de nouveaux espaces : labyrinthes signifiants, figures géométriques... Calligraphiant les auteurs qui ont fondé sa personnalité (Segalen, Lacarrière), Lalou renoue ensuite avec la tradition calligraphique des orientaux, en recopiant des textes sacrés, tout en gardant sa démarche contemporaine et latine. S'essayant sur des textes isolés, il décide de se lancer dans une aventure démesurée : calligraphier chacun des cent-quatorze logia de l'Évangile selon Thomas. Entreprise en juillet 1986, l'œuvre sera achevée en septembre, installée dans l'écrin de céramique réalisé par Dominique Cour. Depuis, Frank Lalou poursuit la calligraphie de textes sacrés. Vivant de son art, il expose à Paris, à Nice... et réalise des commandes de particuliers. Il vient d'achever le Cantique des Cantiques et va entreprendre l'Évangile selon Philippe, codex voisin de celui de Thomas dans la découverte de Nag Hammadi.

Peinture selon les écrivains, écriture selon les peintres, telle se non-définit la calligraphie de Lalou. Le geste de l'artiste est la décoche de la flèche. Echauffement, concentration et jaillissement. Aucune reprise n'est possible. Aucune complaisance. De la patience, de la ténacité, et une grande humilité devant l'énergie qui dirige le geste et que toute pensée précipite dans le néant de la tache et du pâtre.

Françoise Massa







COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOG. 60

Aux portes de l'an 2000, il est de plus en plus difficile d'accéder au minimum d'équilibre pour vivre, ne serait-ce que normalement. Du matin au soir, l'agressivité concrète ou latente, les peurs individuelles ou collectives assaillent les fragiles remparts derrière lesquels on tente de maintenir son propre repos qu'il soit d'ordre matériel, affectif ou spirituel.

Tout rempart est destiné, de par sa fonction même, à s'écrouler. Toute résistance, toute opposition ne peut qu'engendrer une pression intérieure équivalente à la pression extérieure, créant à l'infini ces réactions en chaîne, de cause à effet, qui maintiennent, au plus vif, l'affrontement dans la différence. Ne pas mourir, rester vivant comme un agneau, comme un enfant qui n'a que sa plénitude d'être, sans souvenir, sans référence, sans écorchure à oublier, sans ces étranges espérances qui projettent en des lendemains meilleurs toutes les frustrations passées. Etre vivant ici et là, tout de suite sinon jamais. Hors de toute définition, de tout concept. C'est ne jamais être englouti, dévoré dans cet espace-temps divisible et divisé, c'est ne jamais revendiquer un moi qui s'oppose à un toi, dans ce goutte à goutte incessant de manque et de surplus, d'attrait et de rejet qui produit le vacarme épouvantable de la terre.

Etre vivant. Seul repos. Seul silence où rien ne sera mangé, car il n'y a personne pour le faire et personne pour l'être. Etre vivant afin de..., de manière à..., c'est la condition pour... Non, Etre Vivant, c'est tout.

Régine

Une situation simple : un samaritain, considéré à son époque par les autres juifs comme impur, prend des libertés avec la loi, il porte un agneau en Judée ; cet homme à cette époque veut faire un sacrifice en terre promise.

Impur et il s'est trompé de route et de pays et d'action en plus. Totalement hors jeux. «Il ne peut donc que manger cet animal, le piège est gros», se disent les disciples.

Et le Maître des Maîtres, au lieu de reprendre ses disciples à l'un de ces deux niveaux, est ailleurs.

C'est l'agneau le plus important ; par le fait d'être porté, il est totalement impuissant, le contraire du pouvoir, l'innocence première. Cet être que nous sommes de toute éternité, nous devons le reconnaître, d'où l'intervention de Jésus : c'est le vivant ou rien. Ce lieu de repos au cœur de nous-mêmes, là où était l'agneau, cette infinie faiblesse dans l'indifférencié, il nous faut l'être sans devenir cadavre par la faute de la loi dualiste et de toutes les terres promises.

P. Deloison

LOGION 60 ET 61

En deux tableaux qui ont le charme des contes d'Orient, une unique leçon de Gnose.

Si avec l'histoire du samaritain nous ne dépassons guère le niveau primaire de l'illustration des grands thèmes de la vie et de la mort, au moyen d'images fortes, propres à frapper des esprits un brin primitifs, nous voici propulsés d'emblée au cours supérieur, par le biais de la rencontre entre Jésus et Salomé.

Salomé est l'hôtesse : elle a offert, dirions-nous, le gîte et le couvert (peut-être davantage, au gré de nos modernes fantasmes...). L'important est que cette femme ait connu cet homme dans sa véritable identité et donc se soit reconnue en lui, comme expression de l'Un. Elle était prête, une simple parole a suffi : « l'un mourra, l'autre vivra ». Mais elle ne se rendra pas tout de suite à cette merveilleuse évidence : elle questionne, en une sorte d'ultime défi. Et la réponse vient, avec la force sereine et l'autorité indiscutable de celui qui vit ce qu'il dit, parce qu'il est Celui qui est, l'élu du Père le Vivant : source de vie et de lumière, car non divisé, unifié.

Salomé aura un cri d'abandon, un élan spontané vers cet homme perçu comme un Maître. Et Jésus, une fois encore, donnera la mesure de Celui qu'il est véritablement, dans une réponse de Maître authentique, renvoyant toujours le disciple à cette unique Source, libérée en tout homme parvenu au silence, dans un lumineux désert où les mots se sont tus.

Mireille

Le log. 60 complète le message du log. 59 qu'il relève : en affirmant que la Vie qui nous est donnée est la meilleure garantie d'une recherche que personne ne saurait vraiment entraver - hormis la mort qui peut être un anéantissement, une pause avant un nouvel élan de la conscience, en tout cas pas un moment pour apprendre : ce dont nous avait averti le log. 59. Une fois mort, qui me « mangerait » ? La mort anéantit une image : peut-elle éteindre la lumière ? Il est légitime de croire que la lumière cherche à se connaître en « cette » vie, par le jeu déployé en « cette » image. Par une sorte de violence exercée à l'encontre de l'image qui, un temps, cède au phantasme « je ». Vous savez : c'est Montaigne qui aimait tant dormir pour le plaisir de se réveiller !!!

Cette mort-anéantissement, ou échec, peut frapper l'un des deux qui se trouvent à proximité, intimes, à égalité de condition : deux égaux, ou l'un simulacre de l'autre, voire ennemi de son jumeau ? Des deux, ne serait-ce pas le premier, et peut-être l'Unique, précédant l'un et l'autre, qui demeure impérissable ? Cette parole mystérieuse permet plusieurs interprétations, mais je préfère la métaphysique qui, de deux, perçoit l'un vrai, l'autre, faux ou irréel.

Aux questions posées par Salomé, Jésus a dû répondre avec l'autorité de Celui qui est, riche de tout ce qui coule du Père. Ces questions et même leurs réponses n'ont plus d'importance à la dernière étape du dialogue. L'état-Absolu incarné par Jésus est évident à Salomé. Elle lui dit donc : «Je suis ta disciple». C'est carré. Ce propos a valeur d'abandon bien plus significatif que cette sorte d'abandon de la personnalité par les disciples suiveurs de gurus professionnels. Salomé a reconnu l'Absolu-Vivant et se rend à Lui. Cette ad-oraison semble le pas ultime de la Metanoïa, quand on va au-delà du mental, dans l'Inconnu, parce que le moi s'est anéanti. En fait, c'est être englouti par la vague «être connu»...

Mais la déclaration de Salomé garde peut-être une certaine coloration dualiste, si son abandon paraît aussi courageux que sincère. C'est le moment pour Jésus de livrer le message définitif : l'essentiel de la Gnose. Répondant encore à Salomé, il répète «le disciple», mais c'est la loi valable pour tous qu'il énonce. Partagé, divisé : vous êtes dans les ténèbres. «Désert» : vous êtes dans la lumière. C'est si simple qu'aucun doute ne peut plus subsister. Si vous partagez votre identité entre images et lumière, vous êtes emporté, aliéné par la ronde des images. Vous perdez votre état naturel en vous «imaginant» un autre. Le moi équivaut à la perte conceptuelle du Soi. Le Réel demeure mais «vous» ne le savez plus. L'acteur qui s'identifie à son rôle, le rêveur à son rêve, ne sait plus qui il est. Il ne l'éprouve plus : seule compte cette pseudo-réalité. Cette vérité volée où tout se paie en souffrances. Que vous tentiez, et parveniez à échapper à toutes ces avanies, il restera la mort. Quand le Gnostique ne meurt pas, qui n'est jamais né... En vous réalisant identité indépendante, totalement, des images ; vous êtes rempli de lumière. Celui qui a trouvé le monde a trouvé un cadavre et mesuré l'éphémère... Jésus en fait ne porte pas de condamnation à l'égard du monde. Faites-vous riche, faites-vous roi, laissez croître cette ivraie, mais à l'heure de la moisson qui est aussi bien inéluçable, laissez tomber ces vêtements qui dissimulent votre vraie nature.

Peut-on dire que cette parole de Jésus «désert» se prête à l'interprétation ? Elle impose l'évidence du silence et de la simplicité, en même temps qu'une royauté... Qui dites-vous que vous êtes ? Quelqu'un ou quelque chose que les mots sortis de votre bouche pourraient définir ?

«Je suis Celui qui est...» Cette parole donne à l'Enseignement qui passe par l'Évangile de Thomas une dimension de Gnose intemporelle, universelle, absolument irréductible aux imaginations du christianisme.

Raymond

Encore une fois, dans ces deux logia, c'est une question de Vie ou de mort. Jésus provoque l'inquiétude pour que les disciples cherchent avant toute chose et sans relâche le royaume intérieur ou lieu de la Vie.

Mais il y a disciples et disciple.

Il y a ceux qui désirent la Vie, mais qui manquent encore de compréhension ; «ils ressemblent à des petits enfants», posent des questions naïves, font des réponses maladroitement. Accrochés encore à leurs croyances et à leur savoir, à leurs habitudes, ils sont partagés. Et puis, il y a Salomé.

Ayant fait déjà table rase, au bord de l'émerveillement, elle va poser une ultime question. Ses paroles contiennent déjà toute la compréhension qui l'habite et visent à provoquer de la part de Jésus l'expression de sa nature réelle qu'elle est à même de saisir sur l'instant.

La reconnaissance entre Maître et disciple est simultanée. Salomé donne son adhésion totale parce que le Maître a manifesté non seulement à travers ses paroles, mais aussi à travers son corps physique, qu'il est issu de l'UN.

Et Jésus choisit Salomé parce qu'elle a abandonné les ténèbres du partage pour se laisser envahir par la lumière. Elle est devenue Esprit Vivant.

Marie-France

En se comportant comme si le Vivant n'existait pas ou comme s'il représentait une réalité séparée, le monde le « tue ».

Le Samaritain est l'étranger qu'on ignore ou qu'on écarte. Pourtant, comme le Juif, il porte en lui le Vivant : «Le Royaume est le dedans de vous», comme lui il est invité par Jésus - qui ne fait pas de discrimination raciale - à découvrir le « lieu sans lieu ».

L'agneau symbolise la Vie. S'il n'est pas reconnu, considéré et assumé comme l'unique Réalité, alors le mental, quelle que soit sa pseudo-entité, devient cadavre : «Ceux qui sont morts ne vivent pas» (log 11). Au contraire, s'il est reconnu comme l'Un sans second, alors le cadavre est repéré et identifié : «Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre, et celui qui a trouvé un cadavre, le monde n'est pas digne de lui» (log. 56). Celui-là a trouvé le repos d'où procède le mouvement (log. 50). Il est l'Inconnaissance d'où émane la Conscience.

Parlant de «deux qui se reposeront sur un lit dont l'un mourra et l'autre vivra», Jésus a en vue le couple et ses difficultés. En effet, les couples disharmonieux qui s'entredéchirent et se défont sont de beaucoup plus nombreux que les couples harmonieux. Le réalisme de cette parole rejoint celui d'autres paroles de Jésus : «Ceux qui sont morts ne vivent pas ; et les vivants ne mourront pas» (log 11. 4-5), ou encore : «Misérable est le corps qui dépend d'un corps, et misérable est l'âme qui dépend de ces deux» (log. 87). Ces dits sont à interpréter à la lumière du logion 80 : «Celui qui a connu le monde a trouvé le corps ; mais celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui» (log. 80).

Le corps est le miroir de l'esprit. Si j'admets qu'autre que Lui n'est pas, il s'en suit que ce corps, que je ne suis pas, est le miroir de l'esprit que je suis. Alors j'ai trouvé le corps. Alors le *Je absolu* peut également découvrir dans l'autre partenaire du couple cette image de lui-même. Il dispose alors de deux miroirs pour se reconnaître. Mais si l'un des amants n'est pas «vivant», le regard ne renvoie pas l'image de la reconnaissance. Il en résulte un manque qui demande à être comblé ailleurs. D'où l'importance déterminante de cette double possibilité de reconnaissance.

La question que Salomé pose à Jésus : « Qui es-tu homme ? » révèle son exigence d'Absolu. La réponse qu'elle obtient la satisfait d'où sa réaction spontanée : « Je suis ta disciple ». Mais Jésus ne veut pas que le disciple continue de dépendre du maître. Il le veut l'égal du maître : « Celui qui boit à ma bouche sera comme moi » (log. 108). L'amant, l'amour et l'aimé sont Un : alors le disciple n'est plus second, le disciple est désert, il est lumière, il est connaissance, il est amour. Salomé est pour Jésus un miroir où il se contemple. De même, Jésus est un miroir où Salomé contemple sa propre Réalité. Il faut d'abord que la Réalité soit en elle pour que Salomé invite Jésus à décliner son identité. La reconnaissance joue chez chacun dans les deux sens. « Je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères » (log. 62).

Deux miroirs de l'unique Réalité, deux miroirs sans voile, sans ombre, réfléchissant l'AMOUR.

Emile

« Cherchez un lieu pour vous dans le repos de peur que vous ne soyez cadavres et ne soyez mangés » (log. 60). Combien y a-t-il en ce monde de « cadavres ambulants » qui se laissent consumer par le feu de l'ego ? Si ce corps n'est pas vivifié par l'Agneau de vie (i.e. le Royaume, le Soi), alors nous sommes déjà morts. Si l'homme ne sait faire de son corps le temple de Dieu, c'est son mental qui le dévore : « Un cœur sans amour est un cœur sec, semblable au lieu de crémation » (Kabîr). Le « Vivant » par contre est déjà immortel, « ressuscité », car l'amour est plus fort que la mort : « jamais ne goûtera de la mort celui dont le cœur fut vivant par l'amour » (Hafiz).

« Aime ton frère comme ton âme » (log. 25). Puis-je voir le Soi, si je ne vois pas le Soi dans l'autre ? Une femme du XVI^{me} siècle, Marguerite de Navarre, n'a pas oublié que l'amour humain est voie royale vers l'amour divin : « jamais homme n'aimera parfaitement Dieu, qu'il n'ait parfaitement aimé quelque créature en ce monde ». Aimer la beauté d'un corps, disait déjà Platon, c'est voir la beauté une et même dans tous les corps, puis dans toutes les âmes, pour arriver enfin à la contemplation de l'Idée de Beau (l'Un).

Pour l'homme prisonnier du sensible, - la multiplicité -, il n'est de salut que dans l'Un. Alors que dans une optique dualiste, on se servira de l'image des Noces pour évoquer les rapports de l'âme et de Dieu, le gnostique verra dans l'amour humain les prémices et l'occasion de ce retour à l'Un.

Puis-je être le Soi, si je ne suis pas l'autre ? Dans l'amour, il n'y a pas deux, mais Un : « Quand vous ferez le deux Un, vous serez fils de l'homme » (log. 106). Tout amour est nostalgie, et quête plus ou moins consciente de l'Un originel. C'est cela qu'illustre le mythe universel de l'Androgyne, dont la Bible hébraïque ne nous offre qu'un pâle reflet : « Dieu créa l'homme à son image ; à l'image de Dieu il le créa. Il les créa mâle et femelle ». La prétendue création d'Eve à partir d'une côte d'Adam, qui servira à justifier le statut d'infériorité de la femme, n'est sans doute qu'une déformation grossière d'une légende sumérienne ⁽¹⁾. Pour le gnostique, la femme est véritablement le miroir grâce auquel il se reconnaît dans son unité originelle et il en va de même de l'homme pour la femme : « Dans la libération et la Gnose, il n'y a aucune différence entre l'homme et la femme » (Râmana Maharshi).

Lorsque Jésus nous invite à « faire le mâle et la femelle en un seul » (log. 22), il est dans le droit fil de la Gnose universelle : « Connais le masculin, adhère au féminin », dit par exemple le Tao-Te-King. « Faire le deux Un », c'est retrouver l'unité primordiale : « Est-ce en tant qu'issu de l'Un que tu es monté sur mon lit » (log. 61). Par sa réponse : « Je suis Celui qui est, issu de Celui qui est égal », Jésus nous dit qu'il est lui-même l'amour par lequel il incite ses disciples à transcender les contraires (la « coincidentia oppositorum ») et ainsi à se retrouver Un en Lui. A celui qui se révèle en tant qu'Un, Salomé peut sacrifier son moi : « Je suis ta disciple ». Comme Thomas, elle est appelée à boire à « la source bouillonnante » que Jésus a mesurée (log. 13).

Nous connaissons, par « l'Évangile selon les Égyptiens », un autre dialogue entre Salomé et Jésus : « Salomé ayant demandé quand on connaîtrait les choses au sujet desquelles il parlait, le Seigneur dit : Lorsque vous foulerez aux pieds le vêtement de la honte et lorsque les deux deviendront Un et que le mâle avec la femelle ne sera ni mâle, ni femelle ».

Que Salomé compte parmi les disciples proches de Jésus, cela n'a rien pour nous surprendre. Nous savons, en effet, que Jésus entretenait des relations privilégiées avec les femmes : « Le Seigneur aimait Marie plus que tous les disciples et il l'embrassait souvent sur la bouche » (Évangile selon Philippe). Le baiser sur la bouche, déjà évoqué dans le Cantique des Cantiques « Qu'il me baise des baisers de sa bouche ! », est signe du souffle de l'Esprit, donc de la transmission initiatique : « Celui qui boit à ma bouche sera comme moi » (log. 108).

La jouissance amoureuse symbolise cette saisie fulgurante par laquelle cesse l'illusion d'être deux : « Si quelqu'un devient fils de la chambre nuptiale, il recevra la lumière » (Évangile selon Philippe). La chambre nuptiale est le lieu où s'opère cette transmutation du deux en Un ; hors d'elle, les ténèbres de la dualité : « Quand l'époux sort de la chambre nuptiale, alors, qu'on jeûne et prie ! » (log. 104).

Bien qu'occulté, ce « thème » ressurgit d'âge en âge. C'est ainsi que la femme deviendra « l'initiatrice » : la Sophia des gnostiques, la Dame des Troubadours, la Béatrice de Dante... « L'Éternel féminin nous attire vers le haut » semblent dire bien avant Goethe tous les « fidèles d'amour » d'Orient et d'Occident. La femme est le miroir dans lequel l'homme voit se refléter sa propre image, celle de son être caché, ce Soi qui est tout en tous : « Il ne s'agit que d'un seul et même amour, et c'est dans le livre de l'amour humain qu'il faut apprendre la règle de l'amour divin » (Rûzbehan Baqlî Shîrâzî).

En Inde, l'amour de Râdhâ et de Krishna symbolise le jeu divin du Soi et de l'âme : «L'histoire de Râdhâ et de Krishna dans la Râsa lîlâ (la danse de la pleine lune) n'est qu'un exemple du véritable esprit du dévot parce qu'il n'est pas d'amour au monde plus grand que celui entre l'homme et la femme. Là où il y a un amour aussi intense, il n'y a pas de crainte, il n'y a pas d'autre attachement que celui qui lie ce couple dans une union inséparable et qui absorbe tout» (Vivekânanda).

Voie d'amour et Voie de Gnose se confondent dans l'Un, comme l'amour humain dans l'amour divin : «Ce n'est pas pour l'amour du mari que l'on chérit le mari, mais c'est par amour pour le Soi. Ce n'est pas pour l'amour de l'épouse que l'on chérit l'épouse, mais c'est par amour pour le Soi» (Bridharânyaka Upanishad). Tout amour n'est en fait qu'un jeu de l'Un avec lui-même ; je croyais chercher l'Un mais c'est l'Un qui me cherchait : «Il est l'amant et il est l'aimé ; Il est celui qui cherche et celui qui est cherché» (Ibn' Arabî).

Parce qu'il voit l'Un en tout, le gnostique n'a d'amour que pour l'Un. Parce qu'il ne voit pas l'un derrière les apparences du multiple, Don Juan n'aime que le multiple. Prisonnier du mental, il s'épuise de conquête en conquête dans une quête désespérée, et jamais ne peut trouver le «lieu du repos».

Si l'amour n'est que passion d'un ego pour un autre ego, il mène droit au divorce. Mais s'il est amour du Soi dans l'extinction du moi, dans la «pauvreté en esprit», alors nous sommes unifiés dans l'Un :

«Quand le disciple est désert,
il sera rempli de lumière ;
mais quand il est partagé,
il sera rempli de ténèbres.»

Yves

NOTE :

(1) Dans le poème sumérien de la Création, la Déesse-Mère, Ninhursag, crée la déesse Ninti (dont le nom signifie à la fois «la Dame de la côte» et «la Dame qui fait vivre») pour guérir la côte du dieu Enki, malade en huit parties de son corps pour avoir mangé les huit fruits défendus du paradis : «Les écrivains sumériens, en jouant sur les mots, en vinrent à identifier «la Dame de la côte» à «la Dame qui fait vivre». Et ce calembour littéraire, l'un des premiers en date, passa dans la Bible, où il perdit naturellement sa valeur, puisqu'en Hébreu les mots qui signifient «côte» et «vie» n'ont rien de commun» (Samuel Noah Kramer : «l'Histoire commence à Sumer»).

LOGION 61

L'ésotérisme de *l'Évangile selon Thomas* se révèle particulièrement saisissant dans certains logia sans correspondance avec les évangiles canoniques.

L'enseignement est cependant ouvert à tous, y compris l'initiation à l'éveil dans un climat d'émerveillement qui en constitue l'ultime accomplissement (log. 2).

Trois acteurs de l'Évangile apocryphe témoignent de cet éveil « émerveillement » :

Jésus, le Maître, l'initiateur,
Thomas, l'initié du logion 13,
Salomé, la disciple élue du logion 61.

L'Évangile selon Thomas ne nous révèle en réalité rien sur aucun d'entre eux.

De Thomas, nous n'apprenons rien sinon qu'il a reçu en quelque sorte le baptême de l'eau et du feu (*l'eau bouillante* du logion 13) et qu'il est désormais légal du Maître.

De la mystérieuse Salomé nous ne savons rien sinon qu'elle est reconnue en tant qu'initiée...

Étrange silence ! On trouve très rarement le nom de la disciple dans la mythologie de la gnose ancienne. La substantielle étude de Puech sur l'Évangile apocryphe la mentionne à l'occasion d'un « échange de propos » (sic). L'initiation de la femme est, semble-t-il, même à notre époque, un sujet tabou...

Quant aux initiés eux-même, ils sont muets sur leur aventure. Dans le contexte de la gnose éternelle, ils ne sont plus des « personnes ». Ils n'ont pas de biographie puisqu'ils échappent à l'histoire et appartiennent à l'intemporel - à l'Absolu...

L'initiation de la femme ne peut être à l'époque, en milieu juif, qu'un objet de scandale. On entend Pierre protester contre la présence de Marie aux réunions. Mais *l'Évangile selon Thomas* se clot précisément sur la *promotion potentielle de la femme* (log. 114). Pierre, lui, n'est jamais présenté comme un élu alors que Marie est peut-être prête à l'éveil. Certains évangiles apocryphes ⁽²⁾ insistent en tous cas sur sa situation privilégiée.

Si nous en savons encore moins de Salomé, c'est qu'elle est en réalité un symbole éternellement vivant : celui de la femme en tant qu'épouse, en tant que Mère. Vénérée ou déçue, elle est la Sophia de la gnose...

C'est dire que le logion 61 est riche d'aperçus fort peu conformes à l'idéal masculin d'alors.

Le premier verset, énigmatique, donne la priorité au vivant, c'est-à-dire l'élu, au monachos, mais s'agissant d'un couple, on ne sait lequel des deux - l'homme ou la femme - est le Vivant.

Nous assistons ensuite à la divine surprise de Salomé qui voit entrer chez elle *l'Étranger* de la gnose, l'inconnu qui vient partager son humble vie quotidienne y compris sa vie charnelle puisqu'il s'agit de l'unité totale et que l'amour humain est transcendé à la faveur de *l'Amour impersonnel* tel que le conçoit par exemple la tradition indienne.

Tel est sans doute le sens immédiat du logion ; une signification plus subtile a trait à *l'androgynat*, ultime niveau de l'Être : ce qui meurt sur le lit nuptial, c'est la dualité des sexes ». Le vide appelait la lumière, cette lumière qui « est sur eux tous » (log. 77), mais qui n'est perçue que par ceux qui en sont « dignes ».

Salomé était «vide», prête au rite symbolique que les mystiques qualifient de « noces spirituelles». Et cette re-connaissance mutuelle de l'initiateur et de l'élue résonne comme un chant de victoire.

Un historien de la gnose ancienne conseille au lecteur l'«écoute musicale». Voilà qui s'applique parfaitement à l'«audition» du logion 61.

Paule

NOTE :

- (1) PUECH (Henri Charles). - En quête de la Gnose : Paris, éd. Gallimard, 1978, T. II, Sur l'Evangile selon Thomas.
(2) Evangile selon Philippe, Evangile de Marie.



MÉDITATION

AU FIL DE LA PLUME

L'AUTEL NUPTIAL

Je me suis teinte des couleurs de l'Amour ;
Les cinq vertus sont là, invitées à la noce.
Avec Râm, j'ai tourné autour du feu rituel,
Et mon âme en est enflammée d'amour !

Chantez, jeunes épousées, un bel épithalame.
J'ai vu venir chez moi le Roi Râm, mon époux.

Sur la fleur de mon cœur se dresse l'autel nuptial,
Et Brahmâ y récite l'hymne de la connaissance.
Le Roi Râm est mon époux :
Grande est ma fortune !

Sages et déités, et les dieux par millions
sont venus assister à la noce !
l'Etre Immense est mon Dieu et mon Unique Epoux,
Et il m'a, dit Kabîr, emporté avec lui !

Le Roi Râm est venu me sauver :
Par-delà la naissance et par-delà la mort,
J'ai trouvé la Délivrance.

.....

Le Satguru est venu me sauver
De l'océan du monde !
Me voici tout épris de Ses pieds de lotus,
Et il a établi Sa demeure dans mon cœur !

.....

Il est Lui-même l'auteur de Sa propre adoration :
Si tel est ton destin, il sera tien, ô frère.
Et s'il t'octroie Sa grâce, tout te réussira :
Le Seigneur de Kabîr est l'Ami du pauvre !

Mes yeux ne voient que la lumière de mon Aimé :
A vouloir la sonder, j'en fus illuminé !
L'Amour ne connaît ni règles, ni raison, ni barrière.
Si le mental est extasié d'Amour,
Qui reste pour compter les jours ?

Kabîr a serré sur son cœur la coupe d'Amour.
Dans chaque pore de son corps, elle s'est infiltrée :
Nulle drogue maintenant ne m'est plus nécessaire !

J'ai essayé tous les remèdes,
Mais nul n'est plus puissant qu'Amour.
Si une seule goutte tombe dans ton corps,
Elle pénètre chaque pore et le transmue en or !

Qui connaît le secret de l'Amour
Ne sera pas surpris par la mort !
Comme l'eau coule dans l'eau,
Ce tisserand s'est coulé en Dieu.

.....

Ayant banni mon moi, je vis en mon Aimé :
Qui voudrait croire, Amour, ton histoire ineffable !

Mes yeux seront la chambre et mes prunelles la couche :
Baisse le jour de tes noces, le rideau de tes cils
Pour cacher ton Amour et mieux gagner Son cœur :

Mes yeux rougis d'Amour ne veulent plus de collyre :
Seul l'Aimé, ô Kabîr, a droit d'y pénétrer !

Prends refuge en mes yeux, viens que je t'y cache :
Je suis seul à t'y voir et je ne vois que Toi :

Dès que naît Amour, l'âme pleure d'être séparée :
Mais ta blessure, Amour, ébranle le Bien-Aimé.
Bien-Aimé, tu éveilles l'âme de son sommeil :
Maintenant, ô Seigneur, elle est un avec Toi.

Quand j'étais, Dieu n'était pas :
Et maintenant Dieu est, mais moi je ne suis plus.
Étroit est le sentier de l'Amour :
On ne peut y cheminer à deux :

L'âme est-elle en l'Aimé ou bien l'Aimé en l'âme ?
L'âme est l'Aimé, et je ne sais si dans mon corps
Est l'âme ou bien l'Aimé !

Poème de Kabîr traduit par Yves Moatty

le 11-07-86

L'initiation gnostique ? Les non-informés imaginent des rites sado-masochistes, des cérémonies médiévales, des exercices d'intervention mystérieuse, des pouvoirs sur la matière, etc... etc... Ah ! les images. Le passé historique est un tel réservoir d'images angoissantes : le passé historique est l'histoire de l'errance humaine pleine de crimes, de peurs, de croyances obscures et morbides. Toutes ces images ! Il faut les passer en revue avec courage !

Non l'initiation n'est rien de tout cela. C'est très simplement, un échange sur des textes peu nombreux, c'est un accueil tout de simplicité, de joie, de liberté, c'est la transmission cœur à cœur de Ce que les mots même les plus adéquats ne peuvent que désigner et encore à des aveugles que nous sommes. Difficile, et simple.

le 12-01-87

L'ennemi est impersonnel. Il utilise les personnes, mais est lui-même impersonnel. Mais la question est celle-ci : le causeur de souffrances, le jouisseur de misères, dans son jeu de cache-cache avec la lumière, est-il vraiment ennemi ?

Sans lui, quelle aventure ?

Sans lui, quelles retrouvailles ?

On s'était perdu, sans s'en apercevoir, en lui. Le jeu, aux allures de croisade, consiste à le débusquer et à le mettre à jour, Lui, l'Ennemi non négligeable, l'apparent ennemi.

En lui, la Retrouvaille : Quelle bravade !

le 25-01-87

« Allez vers la solitude, n'hésitez pas, allez-y ». (Nisargadatta) Je vais vers la solitude, en effet, le Maître indien ne se trompe pas. Etre seul au milieu de ma vie et de mes fréquentations, sans rien vouloir changer à son déroulement, une solitude en-deçà de ma guérison affective, en-deçà de ma vie sentimentale et émotionnelle, une solitude absolue. Je ne peux me trouver moi-même qu'en moi-même. Que le « reste » soit !

Christian

Combien de jours, de nuits ai-je déjà vécu ? Vivrai-je encore ainsi ?
Le corps dissident, sous quelle impulsion a-t-il cédé sa consistance
devenue perméable ?
Est-ce moi glissant ainsi inexorablement au cœur des choses et du
temps ?

La Terre docile s'ouvre sous un ciel distrait qui la pénètre de pluie. Elle
s'infiltré partout, déferle comme une armée conquérante, éveillant des
milliers de paupières clouées. Reviendrais-je jamais un jour ?

Une douleur naît, exige son espace, s'agrandit et s'installe. Qui
l'observe ? Pour la première fois elle dispose de tout son droit à l'exis-
tence, elle ne déplace rien. Malgré tout, une mis à nu ; dépouillée-dissé-
quée- elle se gonfle de nerfs qui se vrillent. Elle n'a pas de prise, elle
redouble d'ardeur, mettant tout son cœur à battre, battre...

Le ciel distrait s'est retiré, énigmatique. La douleur abandonne une sen-
sation vague ; une présence enfuie. Le voyage vertical se poursuit. Dou-
leurs, bruits, mouvements, appels d'un autre monde - vont-ils réformer
ce corps dissident ?

Va-t-il se ressaisir, se regrouper, se resserrer, s'amarrer en terre
étrangère ?

Etre un contre le monde, être un contre la souffrance, être un contre son
Dieu... l'Enfer.

Nell



RECHERCHES

A propos de...

L'INFINI

L'Infini, par définition, n'a pas de bord. Et pourtant, il en a un, et sur cette espèce de rive se tient quelqu'un qui vous fait signe. Cette contradiction est l'étoffe même de l'infini. Et l'habitant de la rive impossible doit en être l'incarnation. L'être est radieux, et depuis toute éternité, il vous attend. Il est votre vrai père et votre vraie mère. Il est le village où vous êtes né. Il est votre unique origine. Vous ne devez pas dire : « je viens de telle région, de telle famille », vous devez dire : je viens de lui. Vous devez dire : je viens de *moi*.

Il est très difficile de parler de l'infini, parce qu'il n'est pas une chose. Il n'est pas vraiment *quelque chose*. Impossible de le coincer dans une appellation, une définition. Dès qu'on le fait, il sourit, vous dit : « Je ne suis pas cela » et vous vous retrouvez, mystifié, les mains encombrées de l'habit que vous aviez cru lui passer. Au fond, je crois qu'il aime assez qu'on essaie de le cerner, à condition que ce soit fait avec délicatesse et courtoisie : avec spontanéité. Non parce que vous *voulez* lui passer l'habit mais parce que vous suivez cette pente absolument naturelle de l'esprit humain au bas de laquelle il y a un contour. Je me demande s'il n'a pas installé lui-même cette pente, si elle ne fait pas partie de son mécanisme. Dans ce cas, s'adresser à lui de cette façon serait remonter le mécanisme. Soyons donc polis et, en même temps, d'une extrême circonspection. Le dogme de l'incernabilité de l'infini, soit - mais attention aux déductions hâtives.

Et en même temps, bien sûr, l'infini est *quelque chose*. Ce serait à mon avis l'offenser gravement, mortellement peut-être, que de le concevoir comme le non-quelque chose. Ce serait grossier, dans les deux sens du terme. En disant cela, je ne pense pas tellement à cette vulgarité qui consiste à épingle l'inépinglable à une étiquette intellectuellement conforme. Je ne vise ni cette défaillance ni la sotte bonne conscience qu'elle doit engendrer (comme si l'on pouvait espérer être quitte à si bon compte de ses devoirs envers l'infini !). Je signale en passant ces écueils que dénude immanquablement le sillage d'une telle conception, mais ce que j'entends fustiger présentement est cette conception elle-même. Je vais maintenant parler d'elle au présent de l'indicatif, comme si elle était autre chose qu'une menace latente, comme si elle avait déjà déclos sa robe gris-lucifer en quelque tête, sous le soleil menteur de l'état dit de veille.

L'infini en tant que le non-quelque chose. Pour le croyant que je suis, hérésie. Perfide et veule aveuglement, perversion subtile de la bonne religion. Ultime défense du Malin sur le point d'être terrassé, regroupe-

ment in-extremis de la cohorte de ses anges pédérastes, tentation et responsable fourvoiement. Meurtre. Meurtre du tintement discret de la valeur divine. Meurtre de l'enfant radieux qui se tient sur la rive impossible de l'infini. Meurtre de cet être à jamais naissant et à jamais non-né, que la voix humaine pourrait à la rigueur, en faisant appel à la plus timide de ses intonations, évoquer sous le nom de Rien, tant est miraculeuse sa délicatesse, tant est zéphyrienne sa légèreté, tant est céleste sa promptitude - tant il devance l'installation suspecte des choses, sujet-copule-prédicat, l'intronisation du Savoir, l'hégémonie du Fait, qu'on appelle cet embourgeoisement, cette victoire de la droite métaphysique. Création ou bien Existence. Pouah. Sainte est la pomme flétrie que l'abeille taquine. Saint est le velours qui fait crishhh sous l'ongle qui le caresse. Mon cher ami, avant que vous ne commettiez l'irréparable, avant qu'en nourrissant pareille conception vous ne vous tourniez vers l'autel de la mort, croyant vous apprêter à célébrer le culte de la vie, je vous mets en garde avec toute la solennité dont je suis capable : vous êtes sur le point de sacrifier l'enfant de Dieu. Celui ou celle, plus probablement celui et celle entre les mains de qui son père a déposé ses secrets inimaginables, parmi lesquels le Signe et son vassal, le Sens, assez de sens pour alimenter le babil des anges pendant toute l'éternité, assez de jouets et assez d'invention pour que la créature androgyne étanche sa soif de jeu et fasse fonctionner les cieus jusqu'au retour de son géniteur. Car Dieu est parti. Nul ne sait pourquoi, nul ne sait quand il reviendra, ni s'il reviendra jamais. Il s'est absenté sans un mot d'explication. Je puis attester le fait, puisque j'ai le redoutable honneur de savoir mêler mon regard à celui de son enfant, de pouvoir emprunter les yeux de ce dernier à peu près quand je le veux, à condition que sa maison soit propre : NOUS SOMMES SEULS. Ce n'est pas triste du tout. Je n'éprouve aucune peur. Cette solitude est la plus glorieuse des choses. En face de soi, il n'y a personne, et c'est totalement plein. C'est comme si tout le sel des océans, originellement, avait formé un seul bloc et que celui-ci, un jour, avait décidé de quitter son rocher et de rejoindre le flot : le bloc n'est plus là, c'est un fait, c'est un événement - et maintenant il est partout. Ou alors, c'est juste une blague, le père s'est caché derrière un tronc d'arbre, on ne peut le voir mais sa voix remplit tout. De toute façon, voici établi votre profil criminel - puisque je sais très bien que vous ne tiendrez aucun compte de mon avertissement. Vous allez tordre le cou de l'enfant de Dieu, alors que son père s'est absenté et que vous en aviez probablement la garde. Alors que le bras de l'infini n'est pas encore armé, qu'il ne sait même pas qu'il va devoir faire la guerre, inventer le glaive du châtement et de la rédemption - rôle qui, à mon avis, échoit à l'homme. Vous allez succomber à la séduction lascive de la conception selon laquelle l'infini est le non-quelque chose et massacrer la créature que Dieu a voulu engendrer et qui règne légitimement en son absence, pour l'amour de qui le Père s'est peut-être effacé, cette exquise condensation de vie, cette buée adorable qu'aujourd'hui encore l'on nomme sans chichi d'après sa filiation : la Créature.

Je porte un infini en filigrane, il ne s'agit pas vraiment de *quelque chose* et pourtant il s'agit tout de même de cela et c'est pourquoi je suis, divinement, un homme.

Steffen Jourdain

S'AIMER A DEUX

Etre deux aujourd'hui est le contraire d'être seul. Résultat logique d'une fuite éperdue, d'un sauve-qui-peut général devant l'inconsistance de nos relations, la pauvreté de notre condition, et l'incertitude de notre devenir. Etre deux, aujourd'hui est le premier bastion de la misère humaine, on se projette, s'agrippe, s'acharne en l'autre pour se fuir soi-même dans un étrange calcul, comme si on pouvait faire surgir la présence en additionnant deux absences.

Etre deux ne relève pourtant d'aucune comptabilité, et d'aucun compromis. C'est le miroir implacable qui renvoie ce qui EST. Dans le révélateur savoureux des expressions courantes, on ne vous demandera jamais si vous aimez quelqu'un, on vous demandera si vous vivez à deux.

Entre le demi-mot respectueux de toute vie privée et la justesse criarde d'une aberration mathématique, il n'en reste pas moins évident que si quelques initiés aiment, sans être deux, et si beaucoup persistent à être deux sans s'aimer, il est très rare de s'aimer à deux.

L'amour demeure un tabou démentiel, multiplié, fortifié par l'apparente décontraction verbale, qui fige, bloque encore plus en profondeur ce qu'elle est censée libérer à la surface. Des passions déchirantes aux jalousies qui tuent, des pulsions qu'on endigue aux lois qui interdisent, le miroir ne renvoie que nos éclats brisés.

Le deux ne vient que parce que le mot existe, faisant exister l'autre.

Au-delà de ce toi et moi qui se cherchent, se heurtent, reste le plus difficile : Etre.

Quand l'autre, quel qu'il soit, n'est plus cette façade imagée au fil des habitudes, investie et parée de toutes les promesses, quand l'autre ne sert plus de transfert illusoire à vos propres besoins, à vos propres manques, dans cette relation de dépendance qui renie, de par sa fonction même, toute notion, toute idée de liberté, donc d'amour, alors la relation peut exister, être, démunie de vouloir, de pouvoir et porteuse d'une étincelle qui pourrait transformer le monde.

Ce toi n'est plus à moi, ce moi n'est plus à toi.

Etre deux peut alors signifier, pleinement.

Se retrouver en l'autre, se reconnaître en l'autre dans cette identité Unique, au-delà de tous les barrages conventionnels, qui font que ma vie ne s'oppose plus à ta vie, que nos élans charnels ne s'opposent plus aux élans spirituels dans une lucidité poignante vécue aux limites de notre dimension humaine, base, source, commencement indivisible et indivisible où ce Deux n'est qu'un passage, qu'une transparence de toi en moi en l'UN.

Régine Canton

KABIR ET LA GNOSE ETERNELLE

Hors du temps et de l'espace, au-delà des conceptions philosophiques et religieuses, la Gnose (en grec : Gnosis, en sanskrit : Jnâna) est Connaissance Suprême par laquelle l'homme se connaissant Soi-même accède à la Connaissance du Tout :

« Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus et vous saurez que c'est vous les fils du Père le Vivant » (Th. 3).

« Celui qui se connaît lui-même ne voit rien d'autre qu'Allah » (Balyânî).

« Celui qui se connaît soi-même est perdu dans l'Un » (Kabîr).

On distingue traditionnellement en Inde trois « qualités » ou « modes » de la nature : « *tamas* », mode sombre et impur de la matière et de l'inertie ; « *rajas* », mode intermédiaire de l'action et du mental ; « *sattva* », mode pur et lumineux de la sagesse et de l'esprit. Ces trois modes, les trois « *gunas* », engendrent trois types d'hommes différents : les « tamasiques » (les apathiques ou matérialistes), les « rajasiques » (les actifs) et les « sattviques » (les spirituels). A peu de choses près, cette distinction correspond à celle faite par les gnostiques chrétiens, entre « hyliques » (du grec hylé : matière), « psychiques » (de psyché : le mental) et « pneumatiques » (de pneuma : l'esprit). C'est à cette troisième catégorie qu'appartient le chercheur de vérité, le gnostique.

Le gnostique sait qu'il n'est pas cet ego, cette entité corps-mental, à laquelle s'identifient la plupart des hommes, prisonniers de la matière et du mental. Il sait, comme Maître Eckhart, que « toutes les créatures sont un pur néant ». Il sent, plus ou moins confusément au début de sa quête, que brille en lui une « étincelle divine » (« *scintilla animae* » pour Maître Eckhart) tombée dans le monde de la multiplicité, le samsâra : « Dans ce corps aux dix ouvertures brille une « étincelle divine » (Kabîr). Tôt ou tard, il se rend compte que seul le voile de l'ego lui dissimule cette étincelle, qui n'est autre que celle de son Soi véritable. Tout son effort visera donc à laisser « s'éteindre » l'ego pour que brille en lui la pure lumière du Soi : « Tu t'es formé l'idée que tu étais toi, or tu n'es point toi et ne le fus jamais !... Entre Son Etre et ton être, il n'y a nulle différence. » (Balyânî). Tel est le sens de l'authentique « pauvreté en esprit » :

« Lorsque survient la gnose, tu sais que c'est en réalité par Allah que tu connais Allah, et non par toi-même » (Balyânî).

« Heureux êtes vous, les pauvres, parce que vôtre est le Royaume des cieux » (Th. 54).

« Seul celui qui est pauvre traverse l'océan,
Mais avec un ego, tu coules et te noies » (Kabîr).

Par un singulier renversement des valeurs, la mort devient pour lui la vie et la vie la mort :

« Je ne livre mon âme aux tourments qui la font périr, que parce que je sais que c'est la mort qui la fera revivre » (Al Hallâj).

« Qui cherche sa vie la perdra, qui la perd la retrouvera » (Mc. VIII, 35 ; Jn. XII, 25).

« Qui brûle sa demeure la délivre, mais qui veut la sauver la perd. J'ai vu une grande merveille : Qui meurt de son vivant peut faire mourir la mort » (Kabîr).

La mort de l'ego sera renaissance au Soi (l'Atman), réintégration à l'Absolu (le Soi Cosmique, le Brahman) : « Celui qui possèdera la gnose sait d'où il est venu et où il va ; il sait comme quelqu'un qui s'étant enivré s'est détourné de son état d'ivresse, a accompli un retour sur soi-même et a rétabli ce qui lui est propre » (Evangile de Vérité). Il n'a en réalité jamais cessé d'être l'Absolu puisque « Autre que Lui n'est pas » : « Lorsque tu te connais, ton ego illusoire est enlevé et tu sais que tu n'es pas autre qu'Allâh » (Balyânî).

A la question : « Qui suis-je ? », le gnostique, « l'éveillé » répondra : « Je suis Cela » ; « Si ce gnostique te dit : « Je suis Allâh ! », accepte cela de lui, car c'est Allâh, et non lui, qui dit « Je » (Balyânî) ; « Mansûr Al Hallâj a dit « Anâ l-Haqq » (« Je suis Dieu ») et a été sauvé... Son « Je » était Lui (Dieu) par la lumière de l'union » (Rûmî). Tel est le message éternel des Upanishads : « TAT TVAM ASI » (« Tu es Cela »). Tel est le message de la Gnose, l'unique secret initiatique :

« Je suis en tout, tout est en moi » (Kabîr).

« Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi, et le Tout et parvenu à moi » (Th. 77).

« Je suis, ce tout est moi » (Nisargadatta).

Vivant dans le monde sans être du monde, le gnostique échappe au devenir : « Tu ne viens pas ici, ta souche n'est pas d'ici : ton lieu est le lieu de la Vie » (Ginzâ de Gauche).

« Mon père est étranger, ma mère est étrangère,

O Kabîr, et je suis un étranger aussi !

Comme des barques sur la mer, nous fûmes jetés ensemble

Par les vagues du destin ! » (Kabîr Granthâvalî).

Le monde n'est qu'un mirage évanescant (« Ce monde passe comme un oiseau sur l'arbre », dit Kabîr) et la Création une projection illusoire surimposée au Soi par le jeu de la Mâyâ : « Tout ce qui semble exister en dehors de Brahman ne peut exister qu'en mode illusoire comme le mirage de l'eau dans le désert » (Shankara). Mâyâ est à la fois Illusion Cosmique et Shakti, Energie créatrice de l'Un (correspondant en cela à la Shekhina de la Cabbale ou à la Shakînah du soufisme) :

« Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre » (Th. 56).

« Celui qui se dépouille de son ego voit la fantaisie de Râm produire les phénomènes » (Kabîr).

Rejetant toutes les catégories mentales (« De Mâyâ a surgi le mental », dit Kabîr), le gnostique dévoile l'illusion Cosmique par la révélation de son être propre :

« Celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui » (Th. 111)

« Si tu te connais toi-même, tout ce qui va et vient disparaît » (Kabîr).

« Le monde est là parce que je suis, mais je ne suis pas le monde » (Nisargadatta).

La Réalisation est souvent comparée à une « déification » de l'homme. Cela est vrai en un sens, mais de quelle déification s'agit-il ? Et de quel Dieu ? Certainement pas des Dieux inventés par la mythologie ou la théologie, i.e. par le mental. Toute conception de ce type a certes valeur de référence pour ceux qui doivent se contenter de schémas simplifica-

teurs, tel celui de la Trinité : « Trimûrti » dans l'Hindouisme, « sainte Trinité » dans le christianisme. De telles conceptions reposent sans doute sur un « Archétype » commun, profondément enfoui au fond de ce que Jung appelait « l'inconscient collectif » : on ne verrait pas autrement comment le dogme de la Sainte Trinité aurait pu s'imposer à l'Eglise, puisqu'on n'en trouve nulle trace évidente dans les évangiles canoniques. Selon ce symbolisme trinitaire, Brahmâ, le Dieu Créateur, donne aux hommes les védas de la même façon que Dieu le Père crée le monde, donne les Tables de la Loi et inspire la Bible. Vishnu, comme Jésus, s'incarne sur terre pour sauver l'humanité : Jésus est en ce sens, un « avatâra » (une « incarnation divine ») au même titre que Râm ou Krishna. Shiva est le Dieu du Yoga et de la destruction, destruction du monde au plan cosmique et de l'ego au plan individuel : il correspond alors au Saint Esprit qui donne l'illumination et dont la venue est annoncée pour la fin des temps (le « Paraclet »).

Le gnostique ne s'arrêtera pas à cette conception purement « exotérique ». Loin d'être l'Absolu, les Dieux de la Trinité sont, nous dit Kabîr, « le produit de Mâyâ » : « Brahmâ, Vishnu sont morts dans l'illusion » ; « les dix avatâras ne sont qu'illusion de Mâyâ ». Quant au Dieu des juifs, il est selon Jésus, la source de tout mal : « Vous avez pour père le diable et vous voulez ce que désire votre père. Il était homicide dès le principe, il ne s'est pas tenu dans la vérité parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Quand il ment il tire de son fond ce qu'il dit parce qu'il est menteur et père du mensonge » (Jn VIII, 44). Le Dêmiurge est prisonnier de sa propre illusion : « C'est un être mauvais par la folie qui est à l'intérieur de lui. Car il a dit : C'est moi le Dieu, et il n'y a pas d'autre Dieu en dehors de moi. Etant ignorant, il n'a pas affermi le lieu d'où il est venu » (Apocryphon de Jean). Toute l'erreur provient, nous enseigne l'Advaita Védanta, de ce que l'on identifie à tort le Dieu Créateur (Brahmâ) avec l'Absolu (le Brahman) : « Ceux qui ne voient pas clairement attribuent de la causalité au Brahman et donnent les caractéristiques du Brahman, telle l'existence réelle, à Ishvara, le Créateur de l'Univers » (Panchadashi). Brahmâ est ainsi aveugle lorsque, se prenant pour le Dieu Suprême, il ne réalise pas que le véritable support du monde est le « Bouddha », « l'Eveillé », qui, n'ayant plus ni ego, ni mental, a atteint le Nirvâna » (« l'Extinction totale ») :

« Les gens disent : « Dieu a créé le monde ». Si cela est vrai, pourquoi tant de misère ? La création s'est produite spontanément, ce créateur est spontanéité, il n'a pas d'intelligence » (Nisargadatta).

« Brahmâ est le guru du monde, non celui des dévots :

Il a péri sous le poids des Védas ! » (Kabîr).

« La délivrance n'est ni au sommet du ciel, ni au sein de la terre : elle est simplement l'extinction du mental avec tous ses désirs » (Yoga Vasishttha). Le séjour des divinités n'est pas le « lieu de la Vie », car le paradis n'est qu'un monde comme les autres, et comme eux soumis à la loi du Temps : « Le paradis est la prison du sage comme le monde est la prison du croyant », disent les soufis. Pour la masse des croyants, le paradis est le seul espoir de salut, et cela même dans l'Hindouisme, dont la grande tradition mystique est pourtant centrée sur l'Union : « Le paradis d'Indra est émerveillé, Brahmâ même est perplexe : Kabîr est allé à Râm ! » (Kabîr Granthâvalî). Dans le bouddhisme également, la notion de paradis, par exemple la Terre Pure du Bouddha Amitâbha, a resurgi,

pour le plus grand bonheur des âmes simples. « Ils ignorent tout du mystère de leur moi, mais n'hésitent pas à décrire le paradis », constate amèrement Kabîr :

« Ciel et enfer n'existent que pour les ignorants...
Je n'ai nulle pensée ni du bien, ni du mal :
Je ne vais ni au ciel, ni en enfer ! » (Adigranth).

« Si ceux qui vous guident vous disent :
Voici le Royaume est dans le ciel,
alors les oiseaux du ciel vous devanceront :
s'ils vous disent qu'il est dans la mer
alors les poissons vous devanceront » (Th. 3).

En Inde, Brahman est défini comme étant à la fois Être et Non-Être, avec forme (Sakara) et sans forme (Nirakar), Qualifié (Saguna) et Non-Qualifié (Nirguna), selon que l'on peut ou non le doter d'attributs. Du point de vue de la manifestation, il est l'Être Immense (le « Je suis ce que je suis », d'où est issue toute la création); du point de vue de non-manifesté, il est le Néant Primordial, le Vide indéfinissable qu'aucune catégorie ne peut atteindre, qu'aucun attribut ne saurait définir. Cette distinction correspond exactement à celle que fait Maître Eckhart entre « Dieu » et la « Dêité » : « Dieu opère, la Dêité n'opère pas... Dieu et la Dêité diffèrent par l'agir et le non agir ». Mais la Réalisation transcende toutes ces distinctions, elle est au-delà même de l'Union, car l'Union suppose encore une part de dualité : « Tu dois l'aimer tel qu'il est : ni Dieu, ni esprit, ni personne, ni image ; plus encore : l'Un sans mélange, pur, lumineux » (Maître Eckhart). La réalisation n'est autre que ce retour à l'Un :

« Beaucoup de premiers se feront derniers, et ils seront Un » (Th. 4).

« Un avec l'Un, un de l'Un, un dans l'Un et, dans l'Un, un éternellement » (Maître Eckhart).

« Adore le Non-Qualifié sans oublier le Qualifié :

Je médite sur l'Un, au-delà du Qualifié et du Non-Qualifié ! » (Kabîr).

C'est pourquoi nous voyons, dans la mythologie de l'Inde, toutes les divinités, et Brahmâ lui-même en définitive, venir se prosterner aux pieds du Bouddha tandis que l'univers entier exulte de joie. Par sa réalisation, par son retour à l'Un, le gnostique, le « jnani », est au-delà de tout, même de Dieu, car « Dieu n'est qu'un concept » (Râmana Maharshi) :

« Dans la percée, où je suis libéré de ma propre volonté, de la volonté de Dieu, de toutes ses œuvres et de Dieu lui-même, je suis au-dessus de toutes les créatures et je ne suis ni Dieu, ni créature, je suis bien plutôt ce que j'étais et ce que je demeurerai maintenant et à jamais » (Maître Eckhart).

« Avant d'être initié par mon Guru, j'avais la conviction que je disparaîtrais un jour, mais que ce Narayana (le Dieu primordial) lui se maintiendrait éternellement, mais à la suite des paroles de mon Guru, j'ai découvert que ma demeure est l'éternité, tandis que cet Ishvara, Adi Narayana, va disparaître » (Nisargadatta).

« Le mental de Kabîr est pur comme l'eau du Gange.

Hari court après lui en criant : Kabîr ! O Kabîr ! » (Adigranth).

Y.M.

BIBLIOGRAPHIE

A propos de...

NI CECI, NI CELA

Le dernier livre de Nisargadatta «Ni ceci, ni cela» a été recensé dans le cahier 48.

Il révèle une fécondité si prodigieuse que nous n'avons pas fini d'en parler. L'étude ci-après en témoigne ; d'autres suivront.

AU-DELA DE LA COMPREHENSION

C'est au-delà de la compréhension que veut nous entraîner Nisargadatta dans son dernier enseignement. L'exigence de dépasser le mental est constamment présente dans les Entretiens de «Ni Ceci, Ni Cela» et ce titre lui-même me paraît utilement choisi pour illustrer la volonté du Maître de nous pousser au-delà des mots ou, si l'on préfère, en-deçà de la conscience, au commencement...

Dans «Je Suis», Nisargadatta définissait même le Yoga par la compréhension : «l'effort de se comprendre soi-même, c'est le Yoga.» (p. 433) Si la connaissance de soi, l'Atma-Yoga reste toujours la démarche essentielle, Nisargadatta, qui avait dû s'apercevoir que cette compréhension restait pour beaucoup purement verbale, et finalement un fortifiant du mental, préfère se montrer plus radical et renverser la tendance : «La compréhension correcte apparaîtra lorsque vous aurez pris conscience que tout ce que vous avez compris jusqu'ici n'a aucune valeur. L'accomplissement du Jnana-Yoga rend tout ce qui avait été compris jusque là irréel.» (NC 147) Un enseignement non-dualiste arrive naturellement à cette extrémité : c'est dans le silence du mental que réside la vérité. «Je suis non-idée» (p. 31).

Nisargadatta va donner l'expression la plus belle à son ultime enseignement en refusant constamment de composer avec le mental. Comme on peut tout dire, et le contraire de tout, il va s'appliquer à réfuter ses interlocuteurs, quelle que soit l'excellence de leurs arguments, et c'est souvent le cas quand il s'agit d'anciens lecteurs de «Je Suis», chaque fois qu'il sentira que le propos vient du mental et non de ce fondement, précédent absolu de tout, *d'avant l'être*, où il répète inlassablement qu'il faut nous *ancrer*. Par exemple, le concept témoin qui devient non-témoin... (NC 152). Ce qui me rappelle une des phrases les plus sublimes

attribuées à Boddhidharma, et si difficile à comprendre : « L'homme du commun tient pour ultime la vérité conventionnelle, tandis que le sage tient pour conventionnelle la vérité ultime ». (Le Mail, trad. Faure, p. 84). Quand le sage a trouvé l'unité d'identité avec la Réalité, quelle est la Vérité ?

Nisargadatta va se déchaîner contre la manie des concepts. « Je ne possède aucun concept, pas plus celui d'être libéré que d'être prisonnier. » (NC p. 32) « Le but essentiel de la vraie spiritualité est de se libérer totalement de tout concept, de tout conditionnement. » (p. 130) A un de ces disciples qui savent si bien raisonner : « Intellectuellement tout ça est très bien, mais la pensée n'a aucune réalité. » (NC p. 151). Si « la seule vraie connaissance authentique est la connaissance directe, spontanée, impersonnelle » (NC p. 212), on peut se demander à bon droit où est la légitimité d'un enseignement, et comment faire l'éloge du silence ?

Comme d'habitude, Nisargadatta va adopter, dans d'autres Entretiens, une position plus nuancée : « La discrimination signifie ramasser les mots et les significations dignes de nous - de toute façon les mots dignes d'être associés à notre véritable nature et décrivant notre état véritable ne seront jamais disponibles. » (NC p. 182) La distorsion s'étant produite dans le mental, il est juste que le réajustement se fasse aussi dans le mental. Il faut bien nier ce qui est faux, même si le discours « ni ceci, ni cela » est intenable. Le mental veut ceci ou cela, c'est-à-dire ceci contre cela, l'exclusion. Le principe d'inséparabilité s'est imposé à la connaissance scientifique parce que l'interprétation de certaines expériences, de certains paradoxes, l'exige. Mais c'est une vérité mortelle au mental dualiste ! Dans son enseignement ultime, Nisargadatta exigera cette « stabilisation au niveau de la conscience universelle dynamique » (NC p. 183) là où est le commencement, le centre de l'être d'où rayonne la manifestation. « ...effondrez-vous au cœur même de ce centre... Soyez... rien d'autre ! » (NC p. 122) « Le je s'absorbant en lui-même est un état sans nom et sans forme, c'est le plus haut niveau de la spiritualité. » (NC p. 144) Ce qui rappelle encore étrangement Boddhidharma : « Celui qui a ce genre de compréhension est tombé dans un trou, il a dégringolé dans une fosse. » (op. cité p. 112). Quand le mental partageur est anéanti, quand le disciple est « désert » où est tombé « je » ?

« Comment suis-je « Je » éternel et comment suis-je « je » investi dans le temps et l'existence. Il suffit de comprendre cela, c'est tout » (NC p. 109). Telle est la grande affaire. Vous avez noté que Nisargadatta a employé à nouveau le mot « comprendre »... Alors, si cela vous plait, reprenez vos questions, vos objections, et repartez pour un tour... Sinon, vérifiez simplement ceci : « Avant de dire « je suis » vous êtes déjà présent. » (NC p. 191) Et donc « reposez-vous, installez-vous dans cette présence initiale. C'est l'essentiel. » Quand l'incendie des questions se rallume, Nisargadatta oriente son interlocuteur vers quelque découverte essentielle, s'il faut encore penser... « Toutes les activités de l'homme sont produites par les Gunas. Bien que l'individu ait la conviction d'être le responsable de ses actions, il est entièrement « agi » (NC p. 74) « Il n'existe aucune entité qui fasse quoi que ce soit dans cet univers manifesté... » (NC p. 106). Le seul drame cosmique que vous puissiez mesu-

rer, c'est l'apparition du sens d'être générateur des images, de l'ivresse qui vous fait croire que vous êtes un corps. « Vous, en tant qu'Absolu, n'êtes ni un, ni deux, vous êtes antérieur à un et deux » (NC p. 168) « Vous vous êtes transféré en quelque chose que vous n'êtes pas, il vous faut maintenant vous retransférer en votre nature originelle, vous réinstaller en vous même, c'est tout. » (NC p. 196) Les images ont beau vous entraîner loin et vous aliéner toujours plus, c'est la lumière qui leur donne vie et vous pouvez toujours vous reconnaître lumière. Ce n'est pas évident... quand le mental a faim, et que vous ne vous sentez pas encore las, complètement dégoûté de vos indigestions de pensées et de mots.

J'achèverai par quelques citations sur la méditation qui, telle que la conçoit Nisargadatta, semble bien cette fleur de la vie qu'aimait chanter Krishnamurti. Par méditation, il faut entendre « le rejet complet de toute expérience de quelque ordre que ce soit. » (NC p. 94) « Dans la vraie méditation, le méditant est seul... » (NC p. 192) « Vous n'êtes ni la méditation, ni l'objet de la méditation. Ce vous, quel qu'il puisse être, se tenant derrière la méditation... est le parfait, l'entier, l'éternel. » (NC p. 133) Aller au-delà du mental, c'est atteindre « l'état sans identité » (p. 56) « l'état sans expérience » (p. 175) où l'être s'est dissout dans le non-être. (p. 66) C'est donc un état sans questions, sans craintes, sans aliénation : une plénitude.

Au-delà de la compréhension : je ne choquerai personne en notant à quel point Nisargadatta m'a paru proche de la voie dévotionnelle à la fin de sa vie. Je pense à l'Entretien : « Charan-Amrita » qui fait appel aux plus hautes facultés qui puissent mûrir chez un homme : intelligence et amour. Si bien que lorsque cette « devotée » américaine qu'il privilégie de nombreuses explications au cours des premiers Entretiens, semble « trop » bien comprendre, le Maître l'interrompt par un : « Pas de mots ! » (NC p. 29) Je crois que la voie de la Connaissance, lorsque sa flèche vient se ficher dans le centre, là, elle ne se distingue plus de la voie d'Amour, celle que Ramdas a si merveilleusement illustrée.

A cette même « devotée », Nisargadatta recommande ceci, qui sera vraiment ma dernière citation : « Si vous souhaitez agir loyalement envers moi, croyez ce que je vous dis, croyez-le. » (NC p. 20) Comprendre et croire « loyalement », ou croire. A chacun de parcourir « sa » voie au Royaume qui est « un », à l'extérieur et à l'intérieur, inviolable par le savoir, et dont la Connaissance est « sans idée ».

Raymond Oillet

LIRON Marie-Thérèse. Volière ouverte et dessins. Edisud, Bayonne, 1986.

Ceux qui, au fil du temps, en viennent à la religion libérée, c'est-à-dire à la connaissance (Jnana) accueillent avec joie l'expression la plus jaillissante de leur intense aspiration : la poésie.

Les adhérents de notre Association peuvent donc saluer comme une amie particulièrement douée Marie-Thérèse LIRON à qui l'on doit ce recueil de poèmes d'une parfaite qualité typographique illustré de dessins ailés dont l'un est reproduit ci-après et un autre à la page suivante.

Un vers libre, mué à l'occasion en Haï Kaï, un style sans autre rigueur que la précision requise de toute poésie digne de ce nom, une mélodie subtile : c'est ainsi, par exemple, que le « Goëland blessé » fait penser au très beau film tiré du livre *Jonathan le Goëland* de Richard Bach, film aux images aériennes et à la musique envoûtante.

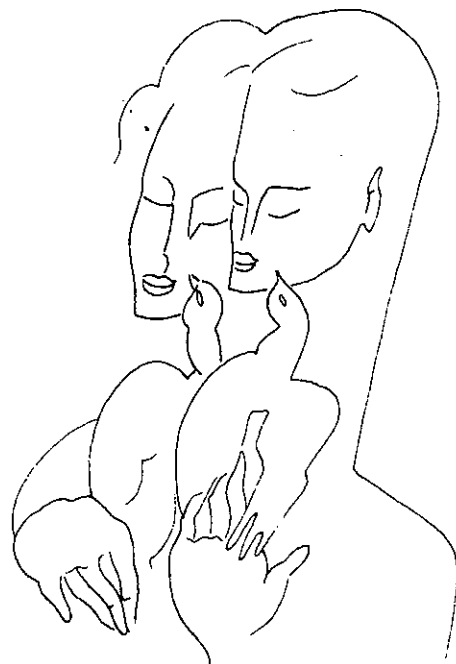
La trajectoire de ces « vols » destinés à évoquer l'essentiel : l'espace vide, suggère l'itinéraire vécu : le rappel d'expériences parfois douloureuses mais intégrées dans cet élan lyrique qui se joue des contraires et les assume hardiment.

Au hasard de la lecture, écoutons celle qui se sait désormais au cœur de la « vraie vie » :

Faisons comme si la beauté
éclatait mieux aux plaisirs ternes
qu'aux soleils où l'amour n'a que faire
d'hypothétique éternité...

Paulc Salvan





POÉSIES



pour effacer
la douleur de moi

j'aimerais entrer
en abstraction comme
on entre en prière

comme si le vide
n'était semé de plein
le plein tissé de vide

j'ai beau les séparer
les rendre imperméables

rien n'empêche que
le blanc vire au noir
le noir s'ouvre au blanc

et que je vive à tout instant
ma mort comme une absence
plus légère que plume
de caille

manoune

le son d'une cloche
s'enroule au firmament
doucement tinte
le temps

qu'est devenue ta vie
elle a vécu et maintenant
j'entends les heures lentes
qui s'égrènent une à une

comme une étoile à l'aube
une bulle sur l'eau vive
comme un éclair qui gronde
dans un nuage d'été

comme un rêve qui s'enfuit
ce monde naît avec toi
ce monde de féerie
disparaît avec toi

toutes les rumeurs se taisent
et le soleil s'arrête
lorsqu'au cœur de l'instant
tu rêves ton mystère

le royaume est en toi
à la source de l'être
d'où jaillit le poème
de ton immensité

poème que porte la vague
poème effacé sur le sable
poème à jamais disparu
sur l'espace du silence

guirlande de mots fanés
à l'écoute du temps
poème inachevé
dispersé par le vent

poème sans nom
poème sans mot
poème sans bruit
porte du vide

où l'Un dévoilant l'Un
se révèle à Lui-même

Y.M.

Rien
sinon cette flamme
qui veille
solitaire
dans le vide des nuits
sous l'opaque boisseau
de l'épreuve des jours

Rien
sinon la lumière
qui affleure
sous les masques
révélant sa présence
dans l'éclat d'un reflet
au miroir du regard

Rien
si ce n'est la mort
qui joue
en un sourire
sans souci des saisons
à inscrire son nom
au plus vif des écorces

Rien
si ce n'est la vie
qui fuse
aux creux des songes
dans le cri de l'éveil
source toujours féconde
au désert retrouvée

Mireille

KABIR

Qui ne connaît pas Râm est prisonnier du doute
Et ne peut échapper aux filets de la Mort !

Tu restes toujours fier du sang de ta lignée
Quand bien même tu naîtrais comme sadhu ou yogi !
Sage, érudit, héros, poète ou bienfaiteur,
Nul n'a pu déraciner l'orgueil !

A lire et à relire Védas et Purânas,
En as-tu pour autant été illuminé ?
Comment le fer peut-il se transmuier en or
Avant d'avoir touché la pierre philosophale ?

Qui n'a pu s'éveiller en cette vie
Le pourra-t-il après la mort ?
Prisonnier des concepts qui ici-bas furent tiens,
Quel repos crois-tu donc trouver dans l'au-delà ?

Quoi que tu fasses,
Tu penses toujours avoir bien fait !
Même les yeux grands ouverts, ils s'égareront :
A quoi bon, dit Kabîr, vouloir leur faire comprendre ?

(Bîjak, Shabda 14)

O Pandit, tes idées sont toutes fausses !
Il n'y a là ni Créateur, ni Création ;
Ni subtil, ni grossier ; ni air, ni feu ;
Ni soleil, ni lune ; ni terre, ni eau !

Il n'y a là ni Forme, ni Lumière, ni Temps ;
Ni verbe, ni Corps ;
Ni Karma, ni Dharma ; ni mantras, ni rituels ;
Ni ascète, ni morale ; ni dualité, ni non-dualité !

Il n'y a là ni Gorakh, ni Râm, ni secret des Védas ;
Ni Vishnu, ni Shiva, ni Brahmâ, ni Shakti, ni pèlerinage !
Celui qui n'a ni père, ni mère, ni guru,
Est-il deux ou est-il Un ?

Dit Kabîr : celui qui perce ce mystère
Est mon guru et je suis son disciple !

(Bîjak, Shabda 43)
Traduction Yves Moatty